



# Dérangement ta chambre!

Ou le désordre domestique dans l'art contemporain

# Dérangé

Ou le désordre domestique dans l'art contemporain

Pierre Ardouvin,

Roger Ballen,

Anna et Bernhard Blume,

Sammy Engramer,

Maike Freess,

Jean-Pierre Godeaut,

Thierry Mandon,

Thierry Mouillé,

Ola Simonsson et Johannes Stjärne Nilsson,

Roman Signer,

Anne de Sterk,

Peter Fischli et David Weiss,

Erwin Wurm.

Exposition du 7 au 17 février 2012

Espace Sarah Bernhardt, Ville de Goussainville

# ta chambre!

L'exposition *Dérange ta chambre !* réunit des artistes qui envisagent le désordre dans l'univers domestique. Les œuvres présentées provoquent un décalage avec la réalité domestique, qu'elle soit portée en dérision ou transgressée. Les objets sont détournés, les espaces bouleversés, les rapports humains tourneboulés.

Trois axes se distinguent dans l'exposition : le désordre relationnel, ou comment des artistes représentent des formes de dérèglements sociaux dans l'univers du foyer ; le désordre ménager, affectant la disposition régulière et normalement attendue des choses ; le détournement d'objets qui annule leur fonctionnalité et rend compte d'univers absurdes, décalés ou burlesques.

Toujours par le biais de l'humour, du grotesque ou de la caricature, souvent sur un ton grinçant, les artistes présentés mettent le spectateur face à une réalité du quotidien qu'il doit « ménager » tant bien que mal. L'organisation des intérieurs bouleversée, l'agitation bruyante, les objets désarticulés provoquent le rire et en arrière plan un début d'anxiété face à l'image d'une société au sein de laquelle les codes sociaux et notamment ceux liés au foyer, sont parfois brouillés.

Le désordre, chez ces artistes, offre ainsi, outre une possibilité exaltante d'expérimentation plastique, un prétexte pour remettre en question une certaine conformité sociale et un idéal de bonheur véhiculé par la société.

Ce thème est l'un des chevaux de bataille des artistes qui alternent encore aujourd'hui entre construction et déconstruction. L'art moderne, en particulier, destructeur d'un certain nombre de valeurs et surtout celles de l'esthétique (la beauté, l'harmonie ...) est ainsi jalonné de remises en cause successives, toujours plus radicales, investissant tout au long du 20ème siècle de nouveaux terrains d'action. Contre les normes, les règles, les traditions, contre la société bourgeoise et sa culture, les artistes expriment un questionnement, voire une révolte face à l'ordre établi. Nous interrogerons des visions du domestique à travers la photographie, la vidéo ou l'installation et nous verrons de quelles manières elles sont mises en désordre et en dérèglement.

## Les folies ordinaires

Dans l'intimité de son foyer, l'Homme peut être sujet à des désordres psychologiques ou relationnels et c'est à travers cet angle de vue que nous découvrons un ensemble d'œuvres qui traitent avec humour ou dramaturgie des travers humains. Ils peuvent s'illustrer par la représentation d'une solitude, par l'incommunicabilité au sein d'un couple ou encore par l'accumulation d'objets inutiles montrée à son paroxysme. Ces représentations apparaissent toutes comme des contrepoints à une conformité sociétale et à un idéal de vie familiale. Dans *Insomnia* de Maïke Freess, la scène suggère une sorte de rêve éveillé dans lequel semble se dérouler le partage impossible d'un dessert. Alors que le dîner apparaît comme un temps privilégié de communication, le couple, pourtant apprêté pour un rendez-vous galant, semble physiquement incapable d'œuvrer dans le même sens et d'imaginer un chemin commun. L'homme et la femme tiennent une position similaire mais inverse à l'autre. La posture est probablement métaphorique de modes de pensée incompatibles.



D'un abord plus grave, chez Roger Ballen, le désordre des intérieurs photographiés est lié à une forme d'indigence qui renforce l'aspect marginal, voire aliéné des sujets. Du désordre domestique découle un désordre moral. A mesure qu'une forme de paupérisation s'installe chez un individu, il peut perdre progressivement les codes et les valeurs de la société dans laquelle il vit. Roger Ballen défait toute hiérarchie entre les objets et les hommes, si bien que le dénuement des personnages paraît plus prégnant. La configuration et la décoration des espaces semblent avoir été reléguées à des enfants livrés à eux-mêmes. Les jouets, les dessins sur les murs demeurent des signes forts de l'enfance paradoxalement dissociés de toute notion de joie et de ludisme.

A l'inverse, dans les photographies de Jean-Pierre Godeaut, c'est d'un dérèglement psychique que résulte un désordre ménager démesuré. Le photographe a découvert cette demeure habitée par un homme atteint du syndrome de Diogène, phénomène caractérisé par le fait d'amasser et d'entasser des objets inutiles ou bien des déchets. Ce trouble de la personnalité peut engendrer des problèmes évidents de santé. Les photographies soulignent le contraste frappant entre les éléments de l'intérieur bourgeois qui demeurent malgré l'insalubrité du lieu.

Dans *Tableau vivant*, Thierry Mandon montre une scène quotidienne d'un homme attablé, lisant et sirotant un verre de vin. Ce que nous identifions dans le premier plan comme une représentation picturale d'une scène de vie laisse apparaître ensuite, dans deux plans plus larges, l'homme face à sa solitude et l'absurdité de sa situation. Les immeubles grignotés laissent souvent apparaître des traces de vie passée. Ici, c'est un homme qui est resté, au sens propre et figuré, attaché à son habitation.

## La furie du mobilier

Les œuvres exposées ici traitent du désordre ménager, affectant la disposition régulière et normalement attendue des choses. A l'encontre de la bonne tenue d'un intérieur, les œuvres montrent un désordre introduisant instabilité et démesure. Les objets et les espaces sont livrés à la confusion au profit d'une remise en question artistique de l'ordre ménager, dans sa dimension pratique, sociale ou politique. Le mobilier, symbole d'aisance et de confort domestique, semble, dans les œuvres présentées, prendre le pas sur l'homme. Nous avons ainsi à faire à un mobilier dissipé, omniprésent, symbole de la démesure de la société de consommation.

Les artistes Anna et Bernhard Blume se trouvent, au travers de mises en scènes photographiques loufoques, submergés dans leur propre intérieur par les objets qui s'émancipent, se rebellent, rappelant entre autres, la lourdeur du réel quotidien. Le couple se photographie dans son habitat petit-bourgeois confortable et bien équipé mais qui devient tout à coup trouble-fête et belliqueux.

Dans *L' Au frigo*, Anne de Sterk incarne une figure féminine dans une situation à la fois quotidienne et absurde. Ici, c'est la posture aliénée de la femme prisonnière de son foyer qui est abordée. Non sans sarcasme, de façon décalée et équivoque, l'artiste fait subir à la figure féminine ce à quoi elle ne peut échapper au quotidien : les besognes ménagères. La femme grossièrement accoutrée d'une robe de chambre, croule sous un frigo dont elle s'empare à bras le corps ; va-t-elle se retrouver écrasée sous l'objet géant ? Ou bien va-t-elle trouver la force de le soulever et de le jeter pour s'en débarrasser ?

Certaines œuvres traitent du désordre ménager par l'intermédiaire de personnages et d'objets mis en scène. Dans d'autres, c'est le mobilier qui fait figure principale. Il en est ainsi de l'installation de Pierre Ardouvin. L'artiste met en évidence une fracture au sein du foyer. C'est la sphère idyllique familiale et ses codes qui sont ici égratignés. Dans un salon ultra-réaliste, reconstitué à taille humaine, espace idéal de convivialité à l'esthétique Conforama, l'artiste n'hésite pas à briser banquette, table basse et tapis, par une coupure nette, divisant en deux chaque élément du mobilier, et signifiant par là-même la scission familiale.

Par un jeu multidimensionnel des échelles, Sammy Engramer présente trois maquettes d'habitation dont la construction à échelle monumentale est suggérée. Ce passage du modèle réduit à l'infiniment grand provoque dans l'imaginaire un effet d'exagération et de désordre. Cette confusion nourrit l'œuvre d'étrangeté et d'ironie, tandis qu'à la lecture du titre, elle se transforme en chute drolatique. *Pavillon pour un kilo de nouilles* fait penser au banal paquet de féculents. À grande échelle, ce pavillon devient le réceptacle symbolique de la consommation parfois effrénée des ménages. Alors que la crise du logement est d'actualité, les œuvres de Sammy Engramer peuvent apparaître comme une métaphore ironique d'une société à deux vitesses : l'une où l'objet et sa consommation sont rois, l'autre, où une partie de ses individus n'a pas accès à un habitat décent.

## Les objets détournés

Le détournement d'objets consiste à utiliser un objet et lui donner un autre sens ou le placer dans un contexte différent de celui pour lequel il a été conçu. Pablo Picasso, par exemple, dans un processus de désacralisation de l'œuvre, insérait des éléments bruts comme des clous, des gants ou du bois dans la peinture. Plus tard, Marcel Duchamp élabore le concept de ready-made : "objet usuel promu à la dignité d'œuvre d'art par le simple choix de l'artiste" (André Breton, Dictionnaire abrégé du Surréalisme, 1938). La main de l'artiste n'intervient plus dans l'œuvre. La trace du créateur et ses compétences de peintre ou de sculpteur sont niées et se réduisent au seul choix et à la nomination de l'objet. Les surréalistes, fortement influencés par Duchamp, développeront dans leur travail une relation très forte à l'objet, lequel sera le fruit de collages les plus inattendus. L'effet recherché est toujours la surprise, l'étonnement, le dépaysement comme celui provoqué par l'irruption du rêve dans la réalité. Ainsi, le détournement d'objets s'inscrit dans une tradition moderniste que de nombreux artistes contemporains citent ou renouvellent.

Thierry Mouillé propose l'installation d'une chaise fractionnée et désarticulée. Cette œuvre montre le goût de l'artiste pour la mise en scène d'objets d'apparence ordinaire voire austère, dans un esprit d'anti-monument ludique et dérisoire. Ici, l'objet prend l'aspect d'une silhouette humaine semblant se désintégrer sur le sol et bascule dans une configuration inquiétante. L'artiste détourne cet objet de sa fonctionnalité et va jusqu'à l'annuler. Ainsi, une chaise cassée peut sembler inutile à nos yeux, mais récupérée soigneusement par l'artiste et suspendue fragilement, elle se hisse alors au statut d'œuvre d'art. La finesse des câbles tendus et la tenue vulnérable de la chaise peuvent être à l'image de ce statut : l'art contemporain repousse sans cesse les limites de la définition de l'œuvre d'art et rudoie le spectateur dans la perception et l'acceptation de celle-ci.



Cet objet désossé, qui s'affaisse et dont chaque membre est tenu par un fil tel un pantin, va à l'encontre du dynamisme explosif de l'œuvre de Roman Signer, qui émane d'un simple tabouret, suspendu et mis en tension au bout d'élastiques dans une salle de bain. En effet, l'artiste propose avec humour une mise en scène photographique très construite et léchée, où le remue-ménage d'un tabouret laisse présager un véritable tumulte insufflant à la fois une vie à l'objet inanimé et un certain désordre. En deux images, l'artiste suggère la préparation minutieuse de l'opération pour tendre le tabouret et pour penser sans doute la trajectoire de l'objet et sa projection que nous imaginons fulgurante.

Entre pneus et théières, *The ways things go* (Le cours des choses) de Peter Fischli et David Weiss est une incroyable réaction en chaîne d'objets du quotidien, offrant une approche ordonnée du chaos. Cette installation artistique expérimentale se déroule dans un entrepôt et montre une réaction en chaîne, une suite de catastrophes, fondées sur les bases des lois de la chimie et de la physique. Les artistes ne visent ni à glorifier, ni à aliéner ces objets banals, mais simplement à créer de nouvelles références dans lesquelles ils pourraient être envisagés. Ici, ordre et désordre sont liés : de ce désordre apparent, dans lequel les objets sont détournés de leur fonction, surgit un ordre d'une précision extrême qui permet cette longue réaction en chaîne.

Erwin Wurm, dans la série *One minutes sculptures*, explore toutes les possibilités sculpturales d'objets et de personnes. Il s'agit ici de détournements savamment orchestrés par l'artiste, dans l'entre-deux de la performance et de la sculpture et immortalisés par la photographie. La présence incongrue de l'homme dans l'image déploie, de connivence avec l'objet, toutes ses qualités plastiques et crée une perception nouvelle de la sculpture.

*Music for one apartment and six drummers* est le court-métrage à l'origine du film sorti en salle : *Sound of Noise*. Empruntant ses codes au film policier, les deux réalisateurs, Ola Simonsson et Johannes Stjärne Nilsson, offrent au spectateur l'accomplissement, par six musiciens, d'un véritable attentat sonore. Chaque pièce de la maison est visitée, chaque objet pertinent est utilisé pour ses qualités sonores dans le but ultime d'une composition recherchée, burlesque et jouissive. Un détournement sonore de nos objets domestiques pour servir la musique contemporaine.

# Les artistes



## Pierre Ardouvin

Né en 1955, vit et travaille à Paris.

*Salon*, 2007, dimensions variables, installation canapé, tapis, table en bois, courtesy Galerie Chez Valentin - Paris.

Les installations de Pierre Ardouvin constituent depuis le début des années 1990 des mises en scène d'un bonheur stéréotypé, parfois nostalgique, que l'artiste perturbe à l'envi. Il provoque en effet des collisions en vue de fabriquer un monde bancal, entre nature et culture, harmonie et chaos, rêve et cauchemar, critique et cliché : autant d'entre-deux à l'humour grinçant, qui tiennent à distance notre humanité contemporaine et mettent à nu, de manière paradoxale, son artifice.

Dans les travaux de Pierre Ardouvin, le Chez-soi est souvent synonyme de chaleur, de bien-être et d'identification. Mais il peut être vu aussi comme un enfermement mental, un espace aliénant. Ses œuvres sont à la fois tendres et âpres, assez poétiques au premier abord, sourdement tragiques à trop s'y frotter. Son œuvre est « à l'aune de notre société qui fait toujours un pas en avant pour éviter le pire » explique l'artiste. « Je voudrais créer la vision d'un monde qui ne serait plus que synthétique, avec des matériaux durs, des sensations violentes... C'est un peu ma vision de l'univers : déshumanisé »

Ses couchers de soleil sont en néon, ses ruisseaux en caoutchouc et ses jardins zen en plastique : un bric à brac de mélancolie, arrimé à des temps post-industriels. « Je ne pars jamais d'idée, mais plutôt de la manipulation des matériaux, du souvenir de rêves et d'images. Tout ce que je souhaite, c'est faire entrer le visiteur dans un univers ».



## Roger Ballen

Né en 1950, vit et travaille à Johannesburg.

*Boarding house*, 2008, 80 x 80 cm,

*Mimicry*, 2005, 50 x 50 cm,

*Happy, happy*, 2000, 50 x 50 cm,

*Concealed*, 2003, 50 x 50 cm,

tirages argentiques noir et blanc, courtesy Galerie Kamel Mennour.

Photographe sud-africain d'origine américaine, Roger Ballen est l'auteur d'une œuvre qui dépasse le point de vue documentaire qu'elle semblait tout d'abord adopter, pour s'élever à un style à part entière, à l'écart des modes, troublant et énigmatique. Sa conception de la photographie l'amène à une exploration des recoins de l'âme qui mène selon lui, à la représentation d'un « lieu sombre, étrange et ambigu en même temps que comique [...] un lieu que chacun pourrait identifier, tout en étant dans l'impossibilité de le situer clairement ». La photogénie de l'univers de Roger Ballen naît d'une profonde tension entre la vision tragique et l'instant fugace, le document et la mise en scène, le dérisoire et le non-sens, lieu de présence inquiète ou d'effacement dont on trouve l'équivalent dans les textes de Samuel Beckett et d'Antonin Artaud ou dans certaines œuvres de Francis Bacon ou de Jean Dubuffet.

Les objets, jouets et dessins muraux apparaissent dans ces espaces vétustes comme seules traces tangibles de la présence de l'humain et renforce ainsi le caractère indigent de ces habitations. Lorsque l'homme est présent, il ne tient guère plus de place que ces objets, tapi dans un coin d'une pièce ou présenté comme un pantin. Ainsi, la série *Boarding house* de Roger Ballen porte un regard peu complaisant et amer sur la condition humaine.



## Anna et Bernhard Blume

Respectivement nés en 1935 et en 1937. Bernhard Blume est décédé le 1er septembre 2011. Anna Blume vit et travaille à Cologne et à Hambourg.

*Kuchen Koller*, 1984/1999, 58 x 36 cm, 4 photographies noir et blanc, propriété de Géraldine et Lorenz Baümer.

Les images photographiques d'Anna et Bernhard Blume reflètent leurs interrogations philosophiques sur la nature de la vérité, la perception, mais aussi la condition humaine. Comme en réponse à la photographie subjective, courant qui domina la production photographique allemande des années 50, Anna et Bernhard Blume appréhendent la photographie comme un médium approprié au questionnement philosophique ; mais cette même photographie leur permet aussi de masquer leur dessein sous des aspects burlesques et absurdes. C'est cette juxtaposition de deux ordres radicalement différents qui donne une existence si particulière à chacune de leurs œuvres.

Les Blume ont inventé au début des années 1980 un genre photographique à part qui mêle le flou et le raté. Photographes, ils sont surtout les performers de leur art et les metteurs en scène de leur furie de mouvements. Leurs clichés en noir et blanc saisissent au vol, dans un cadrage serré, la chute d'un tabouret, les sursauts d'un canapé, le rattrapage d'un vase ou encore des tiroirs en lévitation. Avec les Blume, le temps de la pose photographique doit composer avec l'hystérie d'un monde où les objets s'émancipent de leur statut.

Le réel n'est ainsi pas facile à vivre, les objets en furie provoquent des angoisses et aucune issue ne semble possible... Anna Blume suggère : « les pommes de terre ne pourraient-elles pas être par moments des structures pulsionnelles, manifestations photogéniques d'une âme longtemps frustrée, manifestations qui sans cela seraient condamnées au silence ? ».



## Anne de Sterk

Née en 1971, vit et travaille à Nantes.

*L'au frigo*, 1996, 50 x 75 cm chacune, 9 photographies couleur, courtesy de l'artiste.

Anne de Sterk est professeur de son et de vidéo à l'Ecole supérieure d'art de Quimper. Elle développe depuis quelques années un langage, une poésie faite de croisements d'images, de sons et de mots. De ses jeux, émerge un univers onirique à la fantaisie débridée. Elle dessine, photographie, écrit, filme mais se tourne de plus en plus à présent vers l'art vivant.

« Utilisant des lieux communs comme matière première, Anne de Sterk s'adresse directement au spectateur, voire à l'inconscient collectif, à une culture commune. Dans un véritable travail d'orchestration, elle tente, par un jeu de piste imaginaire, de faire participer le public, de le faire lire, dire et rire. *L'ensemble de mon travail, par différentes techniques (vidéo, dessin, photo, mise en scène) propose de mettre en rapport le son et l'image.* Ainsi Anne de Sterk a d'abord travaillé à de petits montages vidéo. Puis, très vite, l'image a complètement laissé place au son : elle a créé de nombreuses pièces sonores, ovnis de langage surréels qui sont comme autant de petits films. Aujourd'hui, après avoir poussé radicalement l'utilisation du son dans ses œuvres, l'image revient d'une manière inédite dans son travail. (...) Ses petits objets et dessins accompagnent ses pièces sonores et ses images, même autonomes, sont souvent annotées, sous-titrées, finissant par rejoindre l'univers de ses bandes sonores. Les paroles sont imagées et les images racontent. Le travail plastique est en lien avec la matière parlée et la narration. Anne de Sterk mène ce parcours avec un souci permanent de rencontre et de collaboration : *Je privilégie au cœur du travail la relation à l'autre. Je collabore et invite à participer. Je souhaite ouvrir mon travail à d'autres artistes et à d'autres compétences (acteurs, musiciens, chanteurs), amenant les arts plastiques à se joindre aux arts vivants.* » <sup>1</sup>

<sup>1</sup> David Moinard, extrait du catalogue de l'exposition *Contact* – Lieu Unique - Nantes



## Sammy Engramer

Né en 1968, vit et travaille à Tours.

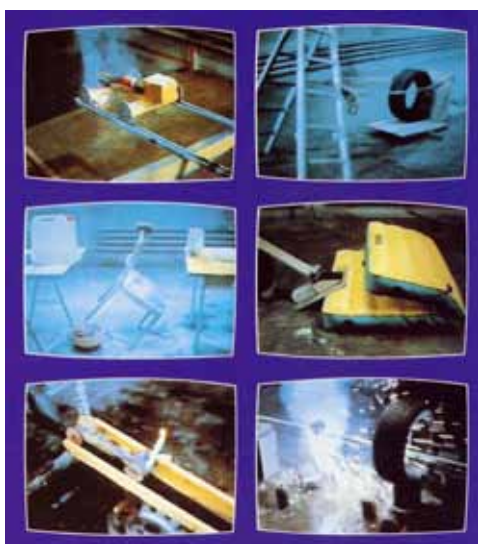
*Syndicat d'initiative pour une patate*, 20 x 25 x 30 cm.

*Résidence d'été pour une saucisse*, 25 x 30 x 40 cm.

*Pavillon pour un kilo de nouilles*, 2004, 40 x 40 x 40 cm,  
3 maquettes, courtesy de l'artiste.

L'œuvre de Sammy Engramer se nourrit de la critique de l'immédiateté ; elle rejette d'emblée le tout visible qui produit du sens pour tous, un sens qui se consomme et se consume à l'instant même, poursuivant la hiérarchie des événements et le grand pouvoir dire de l'Opinion. Le spectateur est toujours libre d'interpréter comme bon lui semble l'œuvre qu'il perçoit. L'œuvre doit nécessairement produire un nombre infinitésimal de pistes, de sens et d'orientations afin de laisser le spectateur s'enrichir par lui-même, donc « faire avec sa propre culture ».

Peintre d'origine, Sammy Engramer s'est très vite intéressé à la sculpture et à l'objet qu'il met en scène dans des espaces d'exposition perçus comme le moment privilégié d'une expérience esthétique dans un contexte forcément imprégné par les enjeux politiques et marchands. Héritier de Marcel Broodthaers, il explore les relations qu'entretiennent l'art, le discours et l'objet. Sammy Engramer est membre actif du Groupe Laura qui cherche dans un mouvement de pure désinvolture à « rendre visible tous les mécanismes de la chaîne économique de l'art » mais surtout à « penser l'implication d'un objet d'art dans son contexte de production et de monstration ». Par la confusion, l'étrangeté et l'ironie, le jeu est d'augmenter une manœuvre esthétique poussant l'objet d'art jusque dans ses retranchements les plus rationnels et les plus évidents afin de le faire basculer dans la déraison et le mythe.



## Peter Fischli et David Weiss

Respectivement nés en 1952 et 1956, vivent et travaillent à Zurich.

*The way things go (le cours des choses)*, 1986-1987, 30 min, vidéo, collection Jean-Pierre Godeaut.

Peter Fischli et David Weiss développent une œuvre commune et utilisent des supports et des médias fort divers : des installations, des sculptures, des films, des vidéos, des livres illustrés. D'une manière ludique et expérimentale, ils portent un regard curieux et distancié sur le quotidien de notre société, opèrent des détournements, créent des décalages... Dans les années 80, ils se jouent du sérieux du cinéma professionnel et parviennent à « libérer l'art vidéo de la gravité révérencieuse qu'il avait suscité à son origine, pour inspirer par le truchement de la curiosité, du rire, et, dans les œuvres ultérieures, l'utilisation aussi intelligente que festive de la science, un intérêt plus généralisé envers cette forme d'art. »<sup>2</sup>

Leur art témoigne d'un penchant pour la collection et l'universel. Cette dimension perceptible dans leurs séries photographiques, leurs centaines de figurines en argile non cuite formant une grande histoire universelle, ou encore leurs vidéos où ils gambadent en rat gigantesque et en panda en peluche à travers le monde.



## Maïke Freess

Née en 1965, vit et travaille à Berlin et à Paris.

*Insomnia*, 2004, 122 x 139 cm, photographie couleur, collection du FDAC de l'Essonne / Domaine départemental de Chamarande.

Les scènes d'intérieur et d'extérieur de Maïke Freess sont celles d'une dramaturgie intime, où l'artiste tient simultanément les fonctions d'actrice unique, de metteur en scène, d'éclairagiste et de photographe. Les pauses, les lieux, le clair-obscur, la bizarrerie des détails suggèrent un symbolisme personnel, dans lequel passent des souvenirs de peinture symboliste nordique et de cinéma expressionniste de Munch et de Dreyer. Parallèlement à son œuvre photographique et vidéo, Maïke Freess a réalisé des dessins sur papier autour d'une même figure féminine, entre portrait et autoportrait de l'artiste. A l'instar de ceux d'Isabelle Lévénez, ces dessins, volontairement introspectifs, tentent d'évoquer ou de suggérer ce qui ne peut être dit avec de la parole ou de l'écriture : la violence, la souffrance ou le plaisir, le désir.<sup>3</sup>

Les personnages qui envahissent les œuvres de Maïke Freess sont extrêmes, libérés de toute barrière physique, psychique ou morale. Ils sont écartelés entre de multiples identités, confrontés à des possibilités paradoxales et évoluent entre réalité et illusion. Immobiles, emprisonnés dans des répétitions éternelles, pleins du désir ardent d'un accomplissement toujours reporté, ils racontent des tragédies humaines entre fascination et destruction.





## Jean-Pierre Godeaut

Né en 1946, vit et travaille à Paris.

*Capharnaüm*, 2009, 30 x 40 cm, 3 photographies couleur, courtesy de l'artiste.

Jean-Pierre Godeaut est photographe. L'architecture et l'art de vivre demeurent ses champs de prédilection. Il collabore avec de nombreux journaux de décoration internationaux (Elle, Vogue, Marie-Claire) mais aussi avec le New York Times Magazine et l'Oeil. Les images qu'il aime photographier sont avant tout des atmosphères de lieux à travers le monde : paysages, maisons, sites historiques. Il effectue également de nombreux reportages à l'étranger pour la presse et l'édition. Il présente ici des images personnelles d'une demeure habitée par une personne atteinte du syndrome de Diogène, illustration et témoignage d'un désordre mental affectant directement l'espace domestique.



## Thierry Mandon

Né en 1964, vit et travaille à Amsterdam.

*Tableau vivant*, 2007-2008, 2 min 20, Vidéo DV – PAL, courtesy de l'artiste.

Thierry Mandon utilise la photographie, la réalisation et l'installation de vidéos pour exprimer le caractère poétique du quotidien. Souvent, celles-ci apparaissent comme étant des transformations subtiles, où le spectateur retrouve à la fois des aspects tragiques et des aspects comiques de notre existence humaine. Thierry Mandon utilise l'espace public comme sa plate-forme, où il aborde la question : sommes-nous créateurs de notre environnement culturel, ou nous contentons-nous d'en faire partie ?

*Tableau vivant* est à l'origine une performance présentée par la suite sous forme de photographies et vidéo, il fait partie d'une série de vidéos parodiant un quotidien. Dans chaque vidéo, un personnage mis en scène, sorte d'archétype de l'individu, se trouve confronté à sa condition humaine, à ses limites, à ses puissances et impuissances. Progressivement, il apparaît dans le travail de Thierry Mandon des sujets plus spécifiques, comme la recherche d'une harmonie, d'une unité stable entre l'homme et son environnement ou encore l'importance du rapprochement des cultures. Ces thèmes se traduisent par des travaux où apparaissent fréquemment deux éléments, deux mondes (ex)posés dans un équilibre précaire.



## Thierry Mouillé

Né en 1962, vit et travaille à Poitiers.

*En scène*, 2001, 60 x 60 cm x hauteur du plafond, bois, fil de nylon, système d'éclairage type projecteur et découpe, courtesy Galerie Claudine Papillon.

Metteur en scène d'objets d'apparence farfelue, non loin du surréalisme, Thierry Mouillé transforme, déplace, transpose ces objets et leur signification. L'art devient le révélateur des infinies possibilités des choses : au-delà de sa nature propre, chaque objet peut changer de définition et de destination.

Thierry Mouillé regroupe depuis 1988, l'ensemble de son travail sous le nom de Fondation Mouvante, une entité à la fois artistique, économique et politique dont le nom paradoxal révèle d'emblée la position de l'artiste et traduit, non pas une vision utopique, mais l'humanisme lucide qui motive sa pratique artistique. Portées par des principes de flux et d'échanges qui régissent aussi bien le corps que l'architecture, l'économie ou l'information, ses œuvres soulèvent toujours la possibilité, même la plus infime, d'infléchir la réalité dans le sens d'un monde plus humain.

Sous ce titre générique, Thierry Mouillé n'a cessé d'essayer de briser l'opposition traditionnelle du statique et du dynamique. Mouvement impossible peut-être, celui de « la construction sur des sables mouvants », lieu utopique aussi d'un répertoire d'anti-monuments... Les volumes antérieurs de travaux donnaient ainsi à voir des glissements de terrain, des objets traversés par les ondes, des présences spectrales et revenantes, le projet de détournement d'un fleuve et aussi des mouvements vains ou sans appui, des pièces qui patinent, qui s'affaissent, qui s'effondrent dans une recherche d'expériences des hétérogénéités de formes de pensées.



## Roman Signer

Né en 1938, vit et travaille à Saint-Gall.

*Hocker*, 1992, 30 x 40 cm, 2 photographies noir et blanc, collection Jean-Pierre Godeaut.

L'artiste suisse Roman Signer est connu depuis le milieu des années soixante-dix pour ses « actions/sculptures ». Au cours de ses performances, l'artiste a révélé un goût pour les explosifs (feux d'artifice, fusées) qui lui a souvent valu l'appellation d'« artiste pyrotechnicien ». Ce sobriquet ne saurait englober l'ensemble de sa pratique artistique qui échappe à toute tentative de formatage et qui regroupe des photographies, des sculptures, des dessins et des installations. Son œuvre est une tentative de rendre visible la transformation de la forme et de la matière, un moment où le processus de création serait suspendu. Il réinvente le potentiel des objets qui l'entourent, insufflant à l'inanimé le sens de la narration, de la dramaturgie, du suspens et de la catastrophe.

Les travaux de Roman Signer fonctionnent à l'inverse d'une bombe à retardement. La tension ne précède pas la détonation, elle lui succède. La fumée se dissipe, le spectacle semble fini... S'insinue alors, dans l'esprit du spectateur, un doute, une incertitude. Derrière la fumée, derrière l'image donnée, paraissent se dessiner des zones instables où la notion de temps se dilate à l'infini, où le réel se réduit en terme de possibilités. Concrètement, derrière l'image, il n'y a rien, strictement rien. Et c'est dans ce rien que tout se joue, dans ce rien que Roman Signer laisse entrevoir des réponses qui ne sont qu'au bout de la langue. Signer explore la quatrième dimension, le temps. Véritables « sculptures temps », chacune de ses œuvres est un épisode de maîtrise et de libération d'énergie.



## Ola Simonsson et Johannes Stjärne Nilsson

Nés en 1969, vivent et travaillent à Lund.

*Music for one apartment and six drummers*, 2001, 9 min 33, court-métrage, courtesy des artistes.

Ola Simonsson et Johannes Stjärne Nilsson sont deux réalisateurs suédois. Le premier se forme au Conservatoire de Malmö et devient compositeur, interprète, professeur de chant et metteur en scène. Le second se passionne pour l'image, avec un Master en Arts Visuels à Stockholm, et se fait connaître en tant que graphiste dessinateur, producteur et metteur en scène.

Ils s'associent dans les années 90 pour réaliser des courts métrages et des documentaires. Leur univers mêle un humour noir et absurde à un travail formel recherché. En 2001, ils s'associent à une équipe de six percussionnistes menée par Sanna Persson pour réaliser *Music for one apartment and six drummers*. « Lorsque nous avons commencé à travailler sur ce court-métrage, c'était plus ou moins basé sur une expérience dont nous nous demandions si elle était réalisable : obtenir de la bonne musique à partir d'objets de tous les jours. Nous nous demandions aussi s'il était possible que la musique et le son soient les personnages principaux d'une histoire. Que le son soit aussi important que l'image. » Ola Simonsson.

Le duo prolonge ce dernier film pour écrire et réaliser son premier long métrage, *Sound of noise* (2010) dans lequel un officier de police allergique à la musique est confronté à des attentats musicaux menés par six percussionnistes.



## Erwin Wurm

Né en 1954, vit et travaille à Vienne.

*One minutes sculptures*, 1997-1998, 45 x 30 cm, 5 photographies couleurs, collection du Fonds régional d'art contemporain d'Île-de-France.

Qu'elle utilise les objets du quotidien (les vêtements notamment), la vidéo, le dessin, la photographie, l'œuvre d'Erwin Wurm s'inscrit incontestablement dans le champ des questionnements de la sculpture contemporaine : une sculpture qui aurait délaissé les moyens et les techniques traditionnels (taille, modelage de la matière...) pour interroger les formes et l'espace avec la plus grande fluidité. « Combien de temps un objet dure-t-il ? A partir de quand se transforme-t-il en performance ? A quel moment une action devient-elle une sculpture ? ». Interrogeant à la fois le processus de création de la sculpture, son statut et son évolution avec l'environnement et la vie quotidienne, le travail de l'artiste tente de redéfinir le corps en tant qu'articulation du sujet et de l'objet, de l'espace et de l'œuvre, du réel et de la représentation. Les *One minutes sculptures* d'Erwin Wurm convoquent donc deux histoires essentielles dans l'art du XXe siècle : celle relative aux objets (le ready-made) et celle relative au corps (la performance).

Cette série apparaît comme une encyclopédie des possibles de la sculpture à partir d'objets ordinaires. Dévoilant le but à atteindre par des instructions et des dessins, l'attention ne se focalise plus sur l'objet final mais sur l'instant pendant lequel l'artiste parvient à sa concrétisation. Démystifiant ainsi l'acte de création, Erwin Wurm offre l'occasion de réactiver l'œuvre quelque soit son contexte - médium utilisé, lieu investi ou encore personne exécutive.<sup>4</sup>



Nous adressons de chaleureux remerciements pour le prêt de leurs œuvres et leurs disponibilités à :

Roger Ballen et la Galerie Kamel Mennour, Pierre Ardouvin et la Galerie Chez Valentin, Anne de Sterk, Sammy Engramer, Géraldine et Lorenz Baümer, Oriane de Fontaines, le FRAC Île-de-France, Maïke Freess et le FDAC de l'Essonne – Domaine départemental de Chamarande, Jean-Pierre Godeaut, Thierry Mouillé et la Galerie Claudine Papillon, Thierry Mandon, Johannes Stjärne Nilsson et Ola Simonsson, Alexandra Garabige, Magali Le Mens et Arnaud Lévénès.

Commissariat d'exposition, scénographie,  
rédaction du catalogue

Sandrine Ayrole et Caroline Vaillant, Musexpo